
XYZ. La revue de la nouvelle

Le palimpseste essentiel

Michel Lord



Number 44, Winter 1995

Parfums

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/4499ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lord, M. (1995). Le palimpseste essentiel. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (44), 12–15.

Le palimpseste essentiel

Michel Lord

Je croyais respirer le parfum de ton sang.
Charles Baudelaire,
« Le balcon », *Les fleurs du mal*

Il s'égarait dans les songes qu'évoquaient pour lui ces stances aromatiques, ramené soudain à son point de départ, au motif de sa méditation, par le retour du thème initial, reparaissant, à intervalles ménagés, dans l'odorante orchestration du poème.
Huysmans, *À rebours*

J'avais beau me dire que je n'étais ni Baudelaire ni des Esseintes, je vivais comme eux chaque jour à rebours d'un siècle dans lequel j'étais pourtant plongé corps et âme. De ma tour d'ivoire, le vieux chercheur que j'étais contemplait le passé, ses œuvres, souvent plus importantes que tout ce que je pouvais vivre. Trop importantes, car j'oubliais des choses qui étaient tout aussi essentielles. À d'autres moments, les livres me tombaient des mains comme des feuilles mortes, et une rage soudaine me prenait d'aller dans les bouges infects et invitants, là où la vie grouille de vices splendides. La vertu m'apparaissait non pas au milieu, comme dit le cliché, mais au milieu des choses, *in medias res*. Au cœur des choses extrêmes. Je n'avais compris que récemment l'importance de l'extrême solitude, qui n'est jamais que relative, et la beauté des foules sauvages qui vous enveloppent dans leurs volutes mortelles. D'un côté, la pensée était pure et intense, de l'autre, impure et bellement avachie, se laissant aller à tous les désordres de l'esprit et de la chair.

Un soir, après une de ces journées de moine comme j'en menais depuis vingt ans, je sortis pour ainsi dire de mon livre. Plus qu'à l'ordinaire, j'avais encore l'impression d'être dans l'univers fictif du récit que je lisais, que je vivais depuis des heures. J'entretenais l'idée amusante que j'étais un personnage de papier déambulant dans les rues de la ville. J'imaginai la tête des gens à la taverne, qui me verraient entrer : les buveurs se tournèrent d'un bloc et virent s'avancer une sorte de dandy qu'ils n'avaient jamais vu, mais qui ressemblait étrangement à quelqu'un qui venait là presque chaque jour depuis un an. Ses traits étaient brouillés. Était-il maquillé ? Entre lui et les autres, il y avait comme de la friture visuelle, de l'interférence. Autour de sa personne, il y avait comme un nuage quasi invisible au milieu duquel semblait flotter le dandy. Les habitués, attablés depuis des heures pour la plupart, crurent à une hallucination. Mais l'odeur qui entourait cette apparition était si prégnante malgré sa finesse que... Les mots, les idées ne venaient plus. La paralysie cérébrale des foules engourdies dans les vapeurs de l'alcool, près d'un immense écran de télévision qui recrache son vide venimeux. Seule l'image, forte, mais floue, supportée par un parfum tenace et envahissant, persistait. L'être étrange tout à coup s'avance au milieu de la taverne, s'assoit, commande une bière et se met à parler à son voisin de table, un vieux monsieur, né comme lui au milieu du XIX^e siècle.

Le pouvoir de l'esprit est inimaginable. J'étais encore une fois parvenu à transformer la taverne du coin en un lieu de rêve, où des artistes comme moi pouvaient divaguer à leur aise d'arts et de lettres. C'était la seule façon que j'avais trouvée de changer ce pays si frustré, si peu porté vers les choses de l'esprit. Heureusement que la nature m'avait donné ce pouvoir, car autrement, je ne sais comment j'aurais pu supporter la vie. Une vie qui devenait pour moi une immense aventure, une grande dérive où l'imagination et la rigueur se livraient une lutte joyeuse. Au détriment du pauvre monde qui, espérais-je, perdait chaque jour un peu de sa réalité, mais comme cette réalité était

devenue si banale ou si atroce en cette fin de siècle, je ne pouvais que me réjouir d'être en mesure de tout faire basculer.

De retour dans mon antre monacal, je me nourrissais toujours d'ouvrages de fiction dans lesquels j'entrais à ma guise, par la petite porte, si je puis dire, et que je faisais sortir de leur gangue le soir à la taverne. De semaine en semaine, je changeais de quartier, je visitais d'autres lieux. En tant que chercheur, j'avais trouvé peu de choses nouvelles à dire sur le fonctionnement discursif de l'imaginaire, mais j'avais eu le bonheur de trouver la clé de la représentation au cœur même de la fiction. Mon secret, on s'en doute un peu, est indévoilàble. Tout ce que je puis dire, c'est qu'il est lié à la science des parfums, aux divines essences, impalpables mais prégnautes comme des huiles essentielles, qui circulent entre l'esprit créateur, l'encre et le papier. La vie, pour moi, était devenue une sorte de feuilleté où les *impressions* de toutes sortes parvenaient à exercer une si forte pression dans mon esprit, sur mon cerveau que je pouvais imprimer dans la quatrième dimension tout ce que je voulais dans les tavernes, où j'allais de plus en plus fréquemment.

Cela n'allait pas sans poser un certain nombre de problèmes. Je n'avais pas le pouvoir — et ne voulais pas l'avoir — de faire revenir à « la vraie vie » les personnages que j'avais transformés. Une fois manipulés par moi, ils restaient irrémédiablement fictionnalisés. La ville devint ainsi lentement peuplée d'êtres étranges, mais qui ne pouvaient vivre que quelques heures ou quelques jours, et qui le plus souvent s'évaporaient en laissant se dégager un parfum des plus subtils. Je n'avais pas encore trouvé le secret de la vie fictive permanente, sans doute parce que ma science était fondée sur quelque chose de trop volatile. Si les gens avaient pu pénétrer mes secrets, j'aurais sans doute eu des ennuis, mais j'avais la chance de vivre dans un monde où la fiction se confondait de toute évidence avec la réalité, cette dernière étant devenue virtuelle, croyaient-ils. Je ne courais donc aucun danger puisque je me livrais, je les livrais — d'un livre à l'autre — à leur jeu préféré. Les gens vivaient de toute manière

dans une sorte de léthargie qui les rendait insensibles à la différence de quoi que ce soit. Ils menaient une existence moyenne, plongés qu'ils étaient dans un univers que d'autres fabriquaient pour eux. Ainsi, je les aidais à ma manière à sortir de ce milieu annihilant en en recréant certains, comme des bulles fictives qui allaient éclater quelques heures plus tard. Quant à moi, je préfère vivre à l'intérieur d'un palimpseste, où l'essentiel se situe dans le mélange des extrêmes, dans l'apothéose des sensations. Je laisse les autres à leur milieu, à leur engourdissement, à leur ordinaire, mais je persiste à faire éclater des fragrances multiples, des bulles de sens au milieu du non-sens, des éclats d'essence au cœur du néant.